

**LA CONSTRUCTION IDENTITAIRE DU « SOI » À TRAVERS « L'AUTRE »
DANS UN ROMAN DE JEAN MATTERN :
*LES BAINS DE KIRALY*¹**

ANA BELEN SOTO CANO

Un. Autónoma de Madrid

1. Présentation

Les littératures nationales ont toujours accueilli des écrivains provenant « d'ailleurs », d'une réalité autre qui, au contact avec la réalité autochtone, présente un dialogue interculturel. C'est ainsi que les différentes expériences issues de la migration et du déracinement, forcées ou volontaires, ont contribué à la transformation du processus de construction identitaire à partir de la figure de l'étranger. Le XX^{ème} siècle, profondément marqué par deux guerres mondiales, et fort influencé par les problèmes de la décolonisation, propose ainsi un panorama littéraire de réflexion sur l'évolution de la conception identitaire qui, désormais, n'est plus circonscrite aux frontières physiques et naturelles d'un pays, mais qui évolue à travers la création d'une mosaïque transnationale.

Les changements politiques, économiques et sociaux ont, par conséquent, bouleversé la conception identitaire et favorisé la réflexion autour de concepts tels que nation ou pays, entre autres. Dans ce contexte une nouvelle voie d'expression littéraire, nommée littérature ectopique² (Albadalejo, 2007), témoigne du surgissement d'une nouvelle identité culturelle multiple et plurielle qui traverse les frontières géoculturelles. Les phénomènes de déterritorialisation, reterritorialisation et transterritorialisation deviennent alors le mot d'ordre de cette nouvelle conception identitaire.

Dans ce contexte, nombreux sont les intellectuels qui, tels que Tzvetan Todorov, Milan Kundera ou encore Mijail Bajtine, parsèment l'espace de création francophone avec leurs œuvres de réflexion et de création littéraire écrites en français. Il s'agit d'un

¹ Ce travail s'inscrit dans le cadre des objectifs du projet de recherche I+D+i (référence FFI2010- 21554) financé par le Ministère espagnol pour la Science et l'Innovation.

²Ce terme, d'origine grecque, *ektopos*, définit une conception littéraire qui intègre les écrivains venus « d'ailleurs », ayant vécu l'expérience du déplacement.

groupe constitué d'une multiplicité de voix difficilement « classable » dans les canons esthétiques nationaux (Alfaro, García, Mangada, Ruiz, 2007, 2010). Ces écrivains dévoilent, néanmoins, un axe thématique récurrent autour de cette expérience commune et source de création artistique : le déplacement, le dépaysement et le déracinement. L'évocation lyrique d'une identité multiple et plurielle devient ainsi un recours commun à « une écriture fictionnelle aux fortes composantes autobiographiques autour de l'expérience de l'entre-deux » (Mangada, 2011: 192).

À partir des années soixante et soixante-dix, ce vaste archipel de création se voit élargit à travers les écrits des écrivains interculturels au féminin qui proposent, d'une part, une réflexion sur la construction identitaire qui intègre des aspects ontologiques, sociaux, linguistiques, culturels et littéraires (Cuche, 2004) et, d'autre part, un nouvel élan dans la littérature ³ (Alfaro, 2006). Ces apports littéraires représentent, en effet, une des problématiques de la modernité : l'hybridation culturelle, sociale et littéraire. Nombreuses sont, désormais, les femmes intellectuelles qui parsèment la sphère de création francophone. Agota Kristof ou Julia Kristeva ne représentent que deux exemples paradigmatiques de ce vaste archipel de création littéraire francophone qui s'enrichi, jour après jour, des contributions littéraires écrites au féminin.

Le champ littéraire francophone tisse, par conséquent, un nouveau paradigme littéraire constellé de l'écriture de ces intellectuels déterritorialisés dont la langue d'accueil devient un nouveau moyen d'expression et de création. Nous voici face à un nouveau défi non seulement littéraire mais aussi sociétale: transmettre en français une identité autre (Chaulet-Achour, 2006 : 27). L'expérience territoriale multiple et la prolifération de référents culturels de ces écrivains à travers une langue qui ne leur est pas propre permet de reconsidérer la représentation de l'altérité à travers la figure de l'étranger.

Dans ce contexte de déracinement, la langue devient le moyen d'expression essentiel d'une identité qui se forge à travers l'imbrication du soi et l'autre. Il s'agit d'une expérience de biculturalisme (Todorov, 1996) qui présente une voie de recherche littéraire où l'empreinte de l'interculturel devient un des traits principaux de ce nouvel espace transculturel (Todorov, 1996). Ayant vécu les effets de ce processus de brouillage de frontières, nombreux intellectuels s'intéresseront à l'analyse l'expression de

³ Les citations et autres références écrites dans une langue étrangère sont traduites par moi-même.

l'étrangeté vécue à la première personne. Tzvetan Todorov, par exemple, examinera dans son ouvrage *L'homme dépaycé* (1996), ce sentiment d'étrangeté :

L'homme dépaycé, arraché à son cadre, à son milieu, à son pays, souffre dans un premier temps: il est plus agréable de vivre parmi les siens. Il peut cependant tirer profit de son expérience. Il apprend à ne plus confondre le réel avec l'idéal, ni la culture avec la nature: ce n'est pas parce que ces individus-ci se conduisent différemment de nous qu'ils cessent d'être humains. Parfois il s'enferme dans un ressentiment, né du mépris ou de l'hostilité de ses hôtes. Mais, s'il parvient à le surmonter, il découvre la curiosité et apprend la tolérance. Sa présence parmi les « autochtones » exerce à son tour un effet dépayçant : en troublant leurs habitudes, en déconcertant son comportement et ses jugements, il peut aider certains d'entre eux à s'engager dans cette même voie de détachement par rapport à ce qui va de soi, voie d'interrogation et d'étonnement (Todorov, 1996: 24-25).

L'empreinte de l'interculturel et le dialogue identitaire constituent pour ces intellectuels un nouveau champ de création littéraire où la personne grammaticale sera le reflet de la dualité (auto)biographie et (auto)fiction (Alfaro, 2009: 121).

Dans ce contexte, par conséquent, ce n'est pas l'aspect politique qui nous intéresse, mais leur comportement linguistico-littéraire : l'analyse du rôle joué par la langue dans les écrivains vivant dans *l'entre-deux*. Nous devons souligner à ce sujet, l'apport littéraire de Jean Mattern (1965-) qui, à travers son œuvre *Les bains de Kiraly* (2008), souligne les problèmes identitaires propres aux écrivains bilingues, toujours dans l'entre-deux : deux langues, deux cultures. De ce fait, nous ébaucherons, d'abord, le parcours biographique et littéraire de Jean Mattern pour analyser, ensuite, un univers bâti dans le silence autour d'un personnage dont l'échec est avant tout l'impossibilité de communiquer avec l'autre et vivre ainsi dans un projet d'unité au pluriel.

2. Jean Mattern (1965-), l'écrivain

Né en 1965 au sein d'une famille originaire d'Europe centrale, Jean Mattern vit à Paris avec sa femme et ses trois enfants. Intellectuellement attiré par le domaine littéraire, il a fait des études de Littérature Comparée en France et travaille dans l'univers de l'édition. Il est responsable de la section de littérature étrangère aux éditions Gallimard.

Auteur de deux romans, *Les bains de Kiraly*⁴ publié en 2008 et *De lait et de miel*⁵ publié en 2010, Jean Mattern s'est découvert dans le métier d'écrivain la quarantaine passée « parce qu'il ne voulait pas admettre la légitimité de l'écrivain qui sommeillait en lui, mais un jour l'histoire de son premier roman s'est imposé à lui », affirmera-t-il dans une interview accordée à France Culture⁶. Gardant toujours un certain mystère autour de ses origines, l'écrivain se rapproche de Gabriel, le protagoniste de ses deux ouvrages. Les ressemblances, néanmoins, restent toujours dans le domaine du fictif, puisqu'il ne s'agit en aucun cas d'un roman autobiographique. Ces éléments issus de sa propre biographie relèvent du domaine intellectuel, dans le sens des questionnements, car les faits qui ont lieu dans ses romans représentent une réalité fictionnelle et travestie.

3. *Les bains de Kiraly*

Notre étude se focalisera sur ce premier roman matternien, *Les bains de Kiraly*, où Jean Mattern donne vie à Gabriel, un personnage qui, tout comme son créateur, symbolise le métissage et l'hybridation culturelle et linguistique fruit de l'évolution des événements historiques de la deuxième moitié du XX^{ème} siècle. De ce fait, notre étude esquissera dans un premier temps le poids d'une identité inachevée, pour analyser, ensuite, la fuite comme élément déclencheur d'une quête identitaire et ébaucher, enfin, le rôle de la langue dans le carrefour identitaire du protagoniste.

3.1. Le poids d'une identité inachevée

Le rideau de la représentation narrative se lève sur une réflexion qui souligne un parcours identitaire qui avance pas à pas et traverse les frontières que l'individu ne veut pas atteindre :

⁴ Ce premier roman a été traduit en sept langues.

⁵ *De lait et de miel* ouvre son rideau au coucher de la vie d'un vieil homme. Le narrateur, dans une grande retenue, parcourt l'année 1944 à Timisoara et ébauche par la suite, au moment de l'insurrection hongroise, l'expérience de l'exil. Arrivé en France, il rencontre Suzanne, une réfugiée d'origine hongroise qu'il épousera. Amoureux de sa femme, il lui promet une vie « de lait et de miel », loin de toutes ces souffrances et misères vécues. Leur vie sera, cependant, bouleversée à jamais par la perte d'un enfant. De nouveau, Jean Mattern présente une histoire d'exil, de quête identitaire et d'un personnage silencieux profondément influencé par une toile de fond de l'histoire de l'ancienne Europe de l'Est.

⁶ <http://www.franceculture.com/player?p=reecoute-2734581#reecoute-2734581>

Un pas devant l'autre. Quoi de plus simple. On pose un pied, le talon d'abord, le déroule, l'autre pied se soulève alors, l'alternance est naturelle, et la mécanique du corps parfaitement rodée. Aucune commande nerveuse complexe et aucun effort de notre volonté ne sont nécessaires afin de nous porter en avant. C'est heureux : il existe des buts que l'on ne veut pas attendre, et des chemins que l'on ne veut pas parcourir (Mattern, 2008: 11).

Le personnage principal présente ainsi un récit à la première personne dont les différents chapitres dessinent les multiples facettes des relations aussi bien avec son entourage qu'avec soi-même. L'œuvre s'organise ainsi autour de huit chapitres qui symbolisent le voyage initiatique d'un personnage en quête de soi.

Né au sein d'une famille originaire de l'Europe centrale, Gabriel ne connaît que très peu de ses origines :

Mes parents – affirmera-t-il - avaient parlé hongrois dans mon dos pendant toute mon enfance – expliquera Gabriel-, (...) [mais] la cuisine de ma mère était restée elle aussi magyare et habsbourgeoise. (...) Ma connaissance de la Hongrie était moins que familiale : culinaire. Bien sûr, je savais que ma grand-mère maternelle était d'origine autrichienne, mais de la famille de mon grand-père, ma mère n'avait jamais voulu rien révéler (*idem*: 65).

Nous voici face à une identité inachevée. Les parents de Gabriel, en effet, s'étaient efforcés de bâtir une distance entre leur langue maternelle, leurs origines, et la langue de leur terre d'accueil, une langue qui représentait un joug pour Gabriel, imposée et dénuée de tout héritage identitaire. Gabriel devient, en conséquence, un personnage dont l'identité juridique – nationalité, lieu de naissance, etc.-, linguistique et religieuse restent un mystère pour le lecteur. Le personnage de Gabriel est, ainsi, déraciné de force. De ce fait, il sera en quête de cette identité plurielle et multiple qui lui permettrait d'appréhender son expérience vécue.

Lors de l'arrivée en France des parents de Gabriel, ils se forcent d'apprendre et de faire apprendre à leurs enfants la langue française. Cet apprentissage symbolise non seulement une intégration réussite, mais également un processus d'acculturation du petit Gabriel, qui maîtrisera cette langue d'un point de vue académique, mais dont il ne pourra

pas se servir pour exprimer son vécu. Incapable de parler autrement, Gabriel ne peut s'exprimer qu'à partir des mécanismes linguistiques et des règles de grammaire apprises à l'école. Il traduira ainsi sa vie comme le résultat d'une recherche linguistique, tel que nous pouvons observer lors de l'explication de l'expérience troublante de la mort au féminin :

Ma grand-mère est morte comme une syntaxe désordonnée, un enchaînement confus de trop de subordonnées, de parenthèses, de points d'interrogation et de tirets, comme une phrase mal agencée qui zigzague pour aller nulle part.(...) Quant à ma sœur je ne réussis pas à déchiffrer son départ, aucune règle de grammaire ne vient à mon aide pour expliquer cette suite de phrases ordonnées, limpides et brèves pour la plupart, (...) suivie de ces terribles points de suspension (*idem*: 24).

Son vocabulaire est ainsi astreint au domaine du public, académique ; mais cette même langue, qui lui a été imposée en détriment de la langue de ses origines, est impuissante face à l'expression des sentiments, d'une réalité qui appartient au domaine du privé.

La littérature et la langue française, par conséquent, représentent pour les parents de Gabriel, comme pour tant d'autres étrangers, une voie de secours à ce régime totalitaire qu'ils ont dû quitter de force. Fuyant, donc, de cette expérience frustrante dans leur pays d'origine, les parents de Gabriel se lancent dans la construction d'une nouvelle identité à travers leur intégration dans la société française. Dans cette aventure personnelle, les parents de Gabriel se sont détachés de leur ancrage identitaire d'origine. Gabriel, cependant, a du mal avec cette distance érigée entre une langue et culture bannie de leurs vies et cette nouvelle réalité linguistique et culturelle ancrée dans la campagne champenoise. Il s'agit d'un personnage qui met en scène l'incompréhension et l'incommunication de l'être.

Gabriel est, par conséquent, un personnage dont l'identité reste imparfaite ; le lecteur ne peut situer le personnage que dans un double contexte opposant l'Europe centrale à la France et une date de naissance qui coïncide avec la date de salut de sa grand-mère paternelle défunte. La vie et la mort, l'Europe occidentale et l'Europe centrale,

acquièrent, par conséquent, une place importante dans la définition identitaire de ce personnage dont l'expérience culturelle et langagière s'avère le maillon d'une chaîne dont l'aboutissement est, dans un premier temps, la réflexion et l'appropriation de la langue et, ensuite, l'envol langagier et culturel du personnage en quête de nouveaux horizons lui permettant de bâtir les ciments d'une identité incertaine.

3.2. La fuite et la quête identitaire

La fuite représente pour Gabriel la seule issue de secours capable de lui apporter ce bagage linguistique et culturel dont il est l'héritier légitime. Il y aura deux éléments déclencheurs de ces éloignements du cocon familial : l'arrivée à l'université et l'avènement d'un enfant. Dans un premier moment, Gabriel part en Angleterre lors de nombreux séjours linguistique et ce sera l'élément déclencheur d'une fascination linguistique qui guidera le parcours académique et professionnel de ce personnage. C'est ainsi que Gabriel part, donc, en Angleterre dans un voyage initiatique où le protagoniste s'intègre dans le microcosme universitaire d'une université quelconque, l'Université d'East Anglia à Norwich (*idem*: 24). Cet espace présente une double symbolique : d'une part, l'importance de l'intégration des étrangers dans le pays d'accueil par le biais de la culture et d'autre, la construction identitaire d'un individu qui se retrouve à la case de départ. Il pourra ainsi tirer profit de sa double culture pour en faire son métier.

Dans son parcours britannique Gabriel présente une nouvelle réalité linguistique, culturelle et sociale. L'émergence d'une autonomie personnelle qui le guidera dans sa construction identitaire en tant qu'étranger. L'univers relationnel de Gabriel est composé de deux personnages : l'un Léo « son frère jumeau » emmuré dans la même « solitude », et l'autre Laura son épouse. Les autres personnages qui s'entrecroisent dans sa vie ne signifient rien pour lui, « jamais l'idée ne m'était venue de me lier avec qui que ce fût ici(...) [déclarera-t-il]. J'y vis par hasard, dans ma fuite précipitée » (*idem*: 100). De ce fait, nous pouvons affirmer qu'il représente un personnage solitaire profondément marqué par le poids de la famille :

Quelques mois plus tôt, je m'étais senti libre. Libre de m'inventer un passé, libre de m'imaginer un futur. Personne ne m'avait chargé de tout ce poids que tant de gens mettent toute une vie à apprendre à porter. Personne n'avait voulu dessiner les ombres du passé sur ma feuille de route, alors oui, une vie en pleine lumière et sans entraves s'étalait

devant moi. Je voulais profiter de ce cadeau : venir d'une famille sans histoire, je le prenais comme un don, de la même manière que cette oreille musicale dont j'étais doté (*idem*: 106)

Ces « quelques mois plus tôt » symbolisent les fiançailles et le mariage de Gabriel et Laura, son épouse. Seule femme capable d'éveiller l'amour de Gabriel, Laura est une femme caractérisée par son expression du bonheur, à travers le rire de ses lèvres et de ses yeux, et son caractère intrépide : « pour Laura [affirmera Gabriel] les choses valaient la peine d'être tentées » (*idem*: 14). Une nouvelle vie comblée de gaieté, de bonheur et d'insouciance s'ouvre à Gabriel. L'évolution du couple forge une nouvelle identité plurielle à la première personne qui représente le processus évolutif d'unification individuelle de la nouvelle identité conjugale. Dans la construction identitaire de ce nous, Laura et Gabriel, l'annonce de l'arrivée d'un enfant symbolise l'évolution naturelle de cet engagement conjugal. Or, Gabriel se sent incapable de faire face à cet événement et prend la fuite.

Nous pouvons penser que Gabriel est un lâche qui abandonne l'ensemble de ce qui symbolise l'essence de son identité pour se cacher, mais c'est la tragédie d'un homme qui se trouve démuné face à un événement d'envergure dans sa vie. « Ivre de bonheur, et totalement terrifié » (*idem*: 84), Gabriel commence à écrire une lettre, à son ami Léo, qui s'avère finalement le passeur des mots de Gabriel, car c'est grâce à l'expérience personnelle de Léo et aux mots qu'il met sur les sentiments que Gabriel peut parler de la mort de sa sœur. Il s'agit d'un monologue de réflexion qui présente le personnage dans son intimité et incapacité à communiquer :

Je désire cet enfant plus que tout au monde. Lorsque Laura me l'a annoncé tout à l'heure, au restaurant, j'ai été bouleversé de joie. Je n'ai pas su le montrer, bien sûr, mais j'ai toujours pensé qu'un enfant m'offrirait un nouveau départ. Par le simple fait que je pourrais lui donner cette enfance insouciante que je n'ai pas eue. Une enfance idéale. Celle que l'on ne veut pas quitter, celle de Peter Pan. Et par la même occasion, effacer un peu plus la mienne. Si seulement je pouvais le mériter aussi. Quand on existe si peu, quand on ne sait pas comment être ni mari ni ami, comment pourrait-on devenir père ? Je ne sais même pas dans quelle langue lui parler, à cet enfant – mon enfant. (*idem*: 84)

Dans l'analyse introspective de sa situation ce personnage se présente en toute sincérité, comme un individu vivant sous le joug d'un passé qui ne lui appartient pas et qui s'écoule entre ses mains. Il aime sa femme, mais il se sent attrapé dans « une page d'écriture pour laquelle toute grammaire [lui] fait défaut » (*idem*: 107).

Dans cette deuxième fuite, Gabriel n'est plus parti « ailleurs » - nouvelle langue, nouvelle culture -, il est allé à la recherche de ses origines. Suivant les traces de son héritage identitaire familial, il se retrouve en Hongrie, mais ses ancêtres, tout comme ses parents, s'étaient efforcés d'effacer leur passé. Il se lance alors dans un voyage initiatique ambulante dans les rues de Londres afin de trouver ces mots et ce passé qui lui échappent, ainsi que de reprendre sa vie. Dans son errance, Gabriel tombe par hasard sur un panneau lui indiquant une synagogue. Il s'y rend le jour du Yom Kippour. Il s'agit d'une rencontre avec soi-même fort symbolique, parce que cette fête représente la naissance d'une nouvelle année dans la communauté juive. À travers les chants religieux et les prières en hébreu, Gabriel sent naître un lien tangible avec cette communauté à travers cette prière qui lui « transperça les entrailles ». (*idem*: 105).

Le personnage matternien redécouvre ainsi une partie de ses origines et le récit lui offre l'occasion de recommencer au sein d'une nouvelle communauté :

Je ne parviens pas à échapper à cette religion qui rappelle à chacun, sans arrêt, qu'il a besoin de l'autre. Même à Yom Kippour, un juif n'est pas seul devant Dieu, et la litanie des péchés s'énonce à la première personne du pluriel. Mes parents avaient-ils vraiment décidé de m'extraire de cette chaîne des générations ou se sentirent-ils seulement perdus, dans un cul-de-sac ? En tout cas, ils firent naître une seule obsession en moi : être libre (...). Libre des autres. Et aujourd'hui, je me sens dépossédé de mon désir, de mon libre arbitre, comme s'il était impossible de dire non à ce Dieu en qui je ne crois pas. (*idem*: 94)

La religion, signe distinctif de cette communauté, présente un des traits identitaires que les parents de Gabriel s'étaient efforcés d'effacer. Dans ce récit nous pouvons affirmer qu'il s'agit également de l'opportunité de recommencer à travers la métaphore des années qui passent et renaissent périodiquement pour donner un nouvel élan au temps :

Une nouvelle année. Vingt-cinq heures de jeûne pour la commencer, et pas de réveillon. Une kippa à la place des confettis et des serpentins. Une prière plutôt qu'une de ces résolutions mondaines prises quelques minutes avant minuit et vite oubliées – et peut-être un nouveau départ. La rue dans laquelle se trouve la synagogue de Golders Green porte ce nom étrange, The Exchange. L'échange. M'est-il encore permis d'échanger une autre vie contre la mienne ? Ouvrir une nouvelle porte, et trouver un autre chemin ?

Un pas devant l'autre. (*idem*: 133)

Sur ces questionnements Gabriel donne de nouveau la parole au silence. Il termine son parcours initiatique avec l'image de l'errance : « un pas devant l'autre ». Une image qui représente également la circularité de l'expérience vécue : une nouvelle expérience, un pas, un mot.

3.3. Au carrefour des langues, au carrefour d'une identité

À travers cette nouvelle réalité linguistique et culturelle, le protagoniste témoignera de l'émergence d'une autonomie personnelle qui le guidera dans sa construction identitaire tant qu'étranger. Gabriel exercera le métier de traducteur. Il se consacrera « à la musique des mots, et [à] voyager d'une langue à l'autre, avec la fierté du passager clandestin qui ne se fait pas prendre. Passer inaperçu, imiter la moindre intonation d'un nouvel idiome, et restituer l'équivalent exact dans une autre langue » (*idem*: 106). Gabriel, en effet, utilisera les mots des autres pour concevoir un pseudo-langage autour de son expérience vécue.

La langue est, en effet, l'axe principal de ce roman qui nous est présenté à travers le parcours d'un personnage qui couronnera une partie de sa quête identitaire à travers la conquête de plusieurs langues : le français, l'anglais, mais aussi l'allemand et l'hébreu. Il s'agit pour Gabriel « d'un de ces divertissements linguistiques auxquels [il] s'abandonne avec volupté de temps à autre. Le *meccano* des mots derrière lequel [il] se cache depuis si longtemps » (*idem*: 100). Dans ce contexte d'apprentissage, Gabriel fera la connaissance d'écrivains tels que Thomas Mann et Stefan Zweig, tous deux germanophones, cosmopolites et opposants aux doctrines du national-socialisme. Voici deux exemples parmi d'autres, qui représentent des exemples paradigmatiques de la littérature germanophone et symbolisent la résistance d'un cosmopolitisme idéalisée face à l'agressivité des doctrines du national-socialisme (Alfaro, 2009: 90-106). Il s'agit de

références obligées d'une littérature subversive qui présente la problématique d'une époque à travers la réflexion et le témoignage de ses auteurs. Nous avons affaire aux textes qui vont non seulement contribuer à la création de l'esprit critique du personnage mais qui trouvera son reflet dans l'œuvre elle-même à travers ce questionnement identitaire, fruit du déracinement parental tissé sur une toile de fond imprégnée de l'histoire des anciens pays de l'Europe de l'Est.

Multipliant les allers-retours entre le présent et le passé et les expériences vécues par procuration à travers la lecture, la traduction de textes et la transmission orale de son ami Léo, cet antihéros érige sa propre construction identitaire, sans pour autant arriver à se dégager de l'héritage de non-dits parentaux. Il a toujours besoin de dictionnaires et de règles de grammaire afin de s'assurer une communication réussite. Il s'agit, par conséquent, d'un personnage doublement étranger : d'une part, il est un étranger dans le pays d'accueil dont il adopte la langue pour en faire son métier et, d'autre part, son rapport à la langue, les silences et les non-dits rendront impossible la communication non seulement avec l'autre mais aussi avec soi-même.

Identité et altérité confondues, le dialogue culturel et littéraire est omniprésent. Gabriel mettra en avant son biculturalisme pour en faire son gagne-pain. Ce difficile acheminement vers soi est souligné dans cet univers de création littéraire où la figure de l'écrivain représente l'aboutissement d'une identité multiple : le soi de l'écrivain diffère du soi du traducteur, tout deux responsables d'un texte qui leur est propre. L'illusion créée par l'appropriation langagière de Gabriel reflète une identité multiple et fragmentée qui représente un questionnement constant du sujet d'un point de vue non seulement linguistique et littéraire, mais également culturel. C'est dans cette perspective que Carmen Molina Guerrero souligne :

Changer de langue ou choisir une langue autre entraîne une mise en cause certaine de l'identité. Cette relation étroite entre langue et identité se reflète bien dans les noms des auteurs qui témoignent par eux-mêmes de ce dédoublement. Il est intéressant de voir sous quels noms ils se désignent, d'observer les modifications qu'ils y ont faites afin de les adapter. Car dans le « théâtre de l'exil » le masque commence avec le nom : on pourrait avoir envie de se débarrasser des traits qui dénoncent vos origines ou, peut-être le contraire, de les conserver. Certains les ont francisés, d'autres ont choisi le patronyme paternel ou maternel. En général, ils ont associé dans la dénomination adoptée la tension

entre l'individuel et le collectif par le prénom et le patronyme. Tous ces auteurs ont réalisé une réflexion sur leur(s) nom(s) de famille pour déjouer la relation d'appartenance (Guerrero, 2003: 5).

Gabriel, à la suite à cette expérience vécue à la première personne, grandit, par conséquent, dans l'incapacité de trouver une langue capable de transmettre son propre vécu. Le lien établi entre la langue et le personnage principal traverse les frontières traditionnelles. Il s'agit d'un processus de consolidation et construction identitaire à partir de l'expérience de (re)création littéraire. À travers ce personnage maternel, l'auteur souligne le retour au théâtre de la parole d'un personnage « spécialiste des mots, oui, mais des mots des autres (...). Des mots dont [il] pouvait se venger, derrière lesquels [il] pouvait se cacher. Les traiter comme des simples pions dans un jeu aux règles arbitraires » (Mattern, 2008: 91). Un personnage, en effet, exilé dans les mots des autres et un étranger à soi-même.

L'espace devient une sphère intrinsèque au personnage qui déambule dans les rues des bas-quartiers londoniens tout comme il s'immerge dans le labyrinthe personnel de sa profonde réflexion. Il s'agit d'un cadre très proche du nihilisme qui, exprimé à la première personne, présente le dialogue subjectif qu'un personnage entretient avec soi-même lorsqu'une partie de soi lui reste étrangère. Ce sentiment d'étrangeté est intrinsèquement lié à la réflexion linguistique, aboutissement d'une quête identitaire où l'altérité forgée par ses parents s'unirait à l'identité des origines de Gabriel. Nous voici, par conséquent, face à une problématique imbriquée dans la vie de tout individu contemporain qui suit son propre parcours de reconnaissance (Ricoeur, 2004) à travers le dialogue interpersonnel du soi et de l'autre.

4. Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons affirmer qu'à travers ce traducteur, Jean Mattern souligne l'évolution identitaire d'un personnage vivant doublement dans l'entre-deux : d'une part cet écrivain qui doit s'éloigner de soi-même pour devenir cet autre créateur qu'il traduit et, d'autre part, il s'agit d'un personnage déraciné incapable de cerner sa propre identité. Ce difficile acheminement vers soi représente un espace où le dialogue entre identité et altérité n'est jamais achevé. La réalité fragmentée de Gabriel,

qu'il s'acharne à assembler, représente l'essence du questionnement persévérant du sujet d'un point de vue artistique et personnel.

Ce roman met en scène la tragédie d'un homme qui se trouve démuné face à son expérience vécue, parce que sa famille n'a pas réussi à lui donner les mots nécessaires pour faire face à sa vie. Son expérience d'un silence émotionnel et langagier, du déplacement et de l'errance et, finalement, son apprentissage linguistique et culturel au pluriel ébauchent l'étude d'une identité fondée sur l'autre qui est en soi, ouvrant ainsi la voie d'un dialogue interculturel avec soi-même. De plus ce personnage nous permet de réfléchir sur l'évolution de la littérature nationale, désormais, empreinte de ce dialogue multiple, pluriel et interculturel.

Bibliographie :

ALBALADEJO, Tomás (2011). « Sobre la literatura ectópica », in Adrian Bieniec, Szilvia Lengl, Sandrine Okou, Natalia Shchyhlebka (eds.), *Rem tene, verba sequentur! Gelebte Interkulturalität. Festschrift zum 65. Geburtstag des Wissenschaftlers und Dichters Carmine/Gino Chiellino*. Dresden: Thelem, 2011, pp. 141-153.

ALFARO, Margarita *et al.* (2009): *Interculturalidad y creación artística. Espacios poéticos para una nueva Europa*, Madrid, Calambur, Ensayo.

ALFARO, Margarita *et al.* (eds.) (2004a). *La francophonie: enjeux et identités*. Madrid: Universidad Autónoma de Madrid.

ALFARO, Margarita *et al.* (eds.) (2007). *Más allá de la frontera: cinco voces para Europa*. Madrid: Calambur, Biblioteca Litterae.

ALFARO, Margarita (2006). « Poéticas interculturales. Acercamiento al mundo francófono canadiense », *Mil Seiscientos Dieciséis*, Anuario 2006, vol. XI, pp. 213-220.

ANTAGANA Kouna et CHRISTOPHE Désiré (2010). *La symbolique de l'immigré dans le roman francophone contemporain*. Paris: L'Harmattan.

MANGADA, Beatriz (2011). « Dai Sijie : écrire en français pour évoquer dans la distance le pays quitté ». *Çédille, revista de estudios franceses*, 7, pp. 190-203.

MATTERN, Jean (2008). *Les bains de Kiraly*. Paris: ed. Sabine Wespieser.

MATTERN, Jean (2010). *De lait et de miel*. Paris: ed. Sabine Wespieser.

MOLINA Romero, María del Carmen (2003). *Identité et altérité dans la langue de l'autre*. Madrid: Thélème, Revista Complutense de Estudios Franceses.

TODOROV, Tzvetan (1996). *L'homme dépaycé*. Paris: Seuil.